

Introduction

De quoi le corps est-il le corps ? Cette question, qui travaille l'Occident, prend brusquement de l'ampleur lorsque, vers 1850, un écrivain-baleinier se lance à la poursuite de ce que la nature et les lettres offrent de plus volumineux en l'espèce. Avec *Moby Dick*¹, dès avant les scabreuses ambiguïtés de *Pierre*, Melville se taille la part belle dans le rapport incestueux que la littérature entretient au corps.

Comme *Feuilles d'herbe*, comme *La Lettre écarlate* à l'auteur duquel il est dédié², *Moby Dick* raconte à son tour un vieux rêve de chair, qui ressasse, au fil d'une grosse glose

1. *Moby-Dick ; or, The Whale*. Tel est le titre original de l'édition américaine. Il est à soi seul le plus bel hommage que je puisse rendre à Viola Sachs, dont les travaux ont ouvert l'écart crucial qui se joue entre les deux termes d'un côté et de l'autre de la copule. C'est dans cette brèche décisive que s'inscrivent, de part en part, les deux versants de la présente étude – à bien des égards collective : qu'à travers Viola Sachs soient donc salués les membres du Laboratoire de recherche sur l'imaginaire américain de Paris-VIII, ceux d'aujourd'hui, ceux d'alors.

2. *In Token/ of my admiration for his genius/ this book is inscribed/ to Nathaniel Hawthorne*. On pourrait relire ici la dédicace comme envoi (aléatoire ?) du livre à l'ami auquel il est écrit, s'interroger sur les résonances de ce mot « inscribed », se demander quel subjectile charnel Melville rêve pour son livre en l'adressant à Hawthorne avec cette « inscription » dédicatoire. Cet ami dont Melville, dans une lettre à Evert Duyckinck en février 1851, laissera entendre qu'il manque de chair : *Still there is something lacking – a good deal lacking to the plumb sphericity of the man. What is that ? – He does'nt patronise the butcher – he needs roast-beef, done rare.* (*Correspondence*, Northwestern-Newberry, p. 181)

romanesque, le début de l'Évangile de Jean. Avec la baleine, le désir d'incarnation se dote cette fois d'un objet à sa démesure : le corps où s'incarner est non seulement immense mais, le hasard philologique faisant parfois bien les choses, le cachalot, dans l'idiome du roman – disons l'anglais – offre l'avantage de se nommer *sperm-whale*. Son huile, elle, ne sera donc rien moins que du sperme, de sorte que la chair déjà surabondante acquiert d'un seul coup une petite rallonge érotico-mystique qui ne la gêne en rien, un fumet indéfinissable qui ravive la nostalgie du *logos spermatikos*. Trope séminal s'il en est, autour duquel va se ramifier, dans une grande fresque tragi-comique, une considérable isotopie du corps, qui transpose en langue baroque et cétologique le motif chrétien du verbe incarné.

Hubristique, mégalomane, le projet d'incarnation ne fait sans doute que prendre l'impensable mesure de l'abysse ouvert, avant même l'ouverture du roman, par trop de corps manquants : *Moby Dick* s'écrit, comme on sait, dans le mouvement conjoint de deux chasses, sur le vide laissé par un corps (celui de la baleine) qui s'est autrefois enfui, emportant pour toujours, avec la jambe d'Achab, le mythe déjà perdu d'un corps propre. De ces deux chasses, Philippe Jaworski nous a magistralement appris à faire une lecture différentielle qui invite à les penser ensemble¹. Il y a celle d'Achab, impérialiste², totalitaire, qui vise, pour le détruire, le corps singulier de la baleine blanche. L'autre, celle d'Ismaël, l'enquête cétologique, nomadique mais persévérante, s'emploie à la reconstitution encyclopédique d'un corps total et universel : *Moby-Dick; or, the Whale* – et le titre de l'édition américaine ne manquera pas de fondre en un seul corpus le gibier ambigu des deux chasses.

Le récit, qui conjugue la traque du capitaine aux ruminations anatomiques du mousse, s'échange dans les deux cas contre la vacance laissée par le retrait du corps, sa réserve, ses

1. Melville. *Le désert et l'empire*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, « Offshore », 1986, souvent cité, toujours présent, est le texte dont nous partons, au risque de nous en éloigner. Nous n'avons fait qu'emprunter, à notre allure, certaines traverses laissées généreusement ouvertes.

2. Pour reprendre la métaphore de Philippe Jaworski.

défaillances, ses recels. Il est appelé à combler ce vide, non par le seul ressassement de la perte, mais aussi parce qu'il a vocation à présenter, sous d'autres espèces, avec plus fière allure, un corps sublime. Le texte se prévoit comme le vaisseau d'une nouvelle incarnation et le corps – grandiose, inédit – y est la tentation de l'écriture, son mobile intime : on pense au motif obsédant – l'un des plus sensuels peut-être – des lascives allures de la baleine et de ses voiles comme autant de leurres où l'écriture désire se prendre. Ainsi, des corps déçus, faillis, abîmés, le livre anatomique sera peut-être le recueil quand adviendra, comme l'écrit André Bleikasten¹, le moment de «révélation dernière qui donnerait sens au tout», lorsque le «léviathan hiéroglyphique» fera enfin corps avec ses lettres, clarifiées dans le volume qui s'enroule sur son corps colossal. Vaste programme de transaction capable de fédérer, pour un temps, les acteurs de l'histoire, qui, selon des modes d'appropriation différents, à des allures variables, voudraient troquer la plénitude de leurs fables contre les manquements de la chair. Car récits ou discours s'énoncent non seulement pour dévoiler le sens caché du corps, mais d'abord parce que le silence têtue de la chair provoque la parole, révoltée ou résignée, douloureuse ou moqueuse : comme Achab soliloque âprement devant les tatouages du cannibale, comme Ismaël, narquois, défie son lecteur de lire le front chaldéen du cachalot, l'écriture, en consignnant ces voix, couvre d'une pudique feuille de signes l'absence obscène de sens. Ce qui se trame, par de retorses stratégies narratives, c'est le tissage délicat d'un sens dont le corps, justement, n'est que le corps. On peut visiter *Moby Dick* comme une fabrique textuelle régie par le chapitre premier qui porte le titre pro-grammatique de *Loomings* : faire surgir dans le tissu du texte ce «corps de sens²» qui rassemblerait la chair éparse, éluciderait son opacité.

Ce sont ces versions du corps converti que la première partie de notre étude s'efforce de reconstituer. Elle tente de

1. André Bleikasten, «*Moby-Dick* et la question du Livre», *Revue française d'études américaines*, novembre 1991, n° 50, Nancy, Presses universitaires de Nancy, p. 377-390.

2. L'expression est de Jean-Luc Nancy (*Corpus*, Paris, Métailié, 1992).

reconnaître les stations symboliques qui jalonnent le calvaire du sens en souffrance dans les épaisseurs opaques du corps. Elle s'engage sur les chemins herméneutiques balisant des micro-récits de voyage à travers le corps et ses signes pour faire sens de leur obscure signifiante. Gagnée contagieusement par l'obsession anatomique, la lecture s'applique, au cours d'un examen invasif dans les bas-fonds du corps, à prélever des sèmes corporels divers – les peaux, les liquides intérieurs, les entrailles – dont il faut délivrer le Verbe. Disséquer, extraire, greffer, tels sont les actes cliniques d'une lecture qui collecte ces nodules sémiotiques et tente de faire coherer autour d'eux les liturgies narratives du corps. Et quand l'exérèse s'avère impuissante à faire parler la chair, il faut alors fabriquer de toutes pièces des corps de substitution montés selon des modèles idéologiques – religieux, politiques ou machiniques –, des sur-corps équipés, capables d'effectuer, par remembrement et fédération, l'unité organique perdue.

Ces parcours sont définis par un mouvement borné dont le point de départ est un corps qui manque à son devoir de signification, tandis que la borne d'arrivée, jamais atteinte, serait l'épiphanie de ce corps de sens, dont la figure pneumato-spermatique culmine puis désenfle, lors du cérémonial carnavalesque de la découpe des feuilles de lard. Repérables à travers le maillage symbolique du texte, les programmes de translation ne sont néanmoins jamais accomplis : leur faillite est au fond celle de toute écriture du corps. Elle est inscrite dans la visée même de lui donner sens dans la représentation, autrement dit, de le représenter représentant un sens qu'il n'a pas. Hantés par le mythe lancinant de la résurrection, les récits du corps laissent encore affleurer des traces résiduelles de non-sens, des mucosités parasites qui résistent à la traduction dans un corps de sens. Le sperme transparent, ultime herméneute de la Voix, a tendance à suinter à travers les porosités d'un ventre aphone. Les figures du corps oscillent alors pendulairement entre le mode d'un corps tellement propre qu'il se désincarne, et le régime imaginaire du monstre, impossible à incorporer, qui rejoue sur le mode grotesque la mascarade de sa transfiguration.